

sés, elle ramène le sable et le tasse soigneusement en pesant sur lui de tout son poids, quinze jours après, les petits sortent de leur tombeau. Les jeunes crocodiles ont soin, jusque vers l'âge de trois ans, de se tenir à distance de la famille ; les père et mère ne feraient qu'une bouchée de leur progéniture. Effet d'une affection croquante ! On a la solution de ce singulier problème : " Plus on tue de crocodiles et plus il y en a." On ne tue guère, en effet, que les gros, et ce sont les gros qui se chargent surtout de faire disparaître les petits.

Le crocodile ne mange pas beaucoup en saison froide. Il distrait son estomac en avalant n'importe quoi, voire des cailloux. En temps ordinaire, il chasse tous les gibiers : des oiseaux aquatiques qu'il surprend en faisant la planche dans les marais, des poissons qu'il attire dans sa gueule rouge ouverte et qu'il prend en flagrant délit de curiosité en refermant subitement la mâchoire, des volailles qu'il va saisir aux environs, au prix parfois de prodiges d'acrobatie surprenants de la part de si lourde et si grosse bête, des hommes à l'occasion. Pour les grosses pièces, il les happe lorsqu'elles passent à sa portée, au passage des rivières, puis il les fait périr d'asphyxie et les laisse mariner, non par goût de faisandé, mais parce que ses dents se prêtent mal au dépeçage de la viande fraîche.

Le chien, à ce qu'on raconte, sait user de ruse pour traverser sans danger les rivières. Il s'en vient japper sur le bord en quelque endroit. Le crocodile, naïf, de s'y porter pour guetter la proie qui s'annonce bruyamment, mais Médor le rusé s'en va passer un peu plus loin.

Un Malgache, saisi un jour par la jambe, fut sauvé, dit-on, par la présence d'esprit d'un camarade. Celui-ci s'en alla chatouiller doucement la bête sous la gorge. Pris d'une envie folle de rire, le crocodile aurait lâché sa proie. *Se non è vero, è bene trovato.*

La taille des crocodiles peut atteindre six mètres.

Leur âge extrême est un mystère.

*

* *

— Un événement !

— Je puis fouler aux pieds toutes les gloires de ce bas monde. Je n'ai plus rien à envier aux célébrités de la terre !... J'ai tué ! Devinez qui ?

— Un léopard ?

— Nous n'avons pas cet article-là à Madagascar.

— Le grand python, le serpent à sonnettes ou à lunettes ?

— C'est à Ceylan qu'on rencontre ces curiosités malsaines.

— Un éléphant ?

— Ça ne se tue pas, ça se domestique.

— Le minotaure ressuscité ? L'hydre de Lerne reconstituée d'après les documents authentiques ? Le dragon de saint Georges ?

— Vous approchez ! Mais vous n'y êtes point encore. Mieux que ça. J'ai tué le Crocodile d'Ambohimalaza, le Crocodile de nos conversations émues, de nos pensées inquiètes, presque de nos affections...

Ce fut un événement sensationnel, tragique et comique, dont le théâtre fut Ambohimalaza, nom qui signifie " Village célèbre ", donné évidemment au pays en prévision de ce haut fait. Le crocodile en question est ce Crocodile auquel personne ne croyait, quoique tout le monde l'eût entrevu ; il a déjà comme états de service d'avoir été glorieusement et inefficacement fusillé par le P. C., bombardé aimablement à coups de pierres par le P. G., tandis qu'il (?) méditait sur les dangers de ce monde. Ce crocodile, sournoisement et audacieusement campé dans un ruisseau de 3 mètres de largeur, avait depuis trois ans l'insigne et inconcevable toupet de grignoter les oies du Frère et de narguer tous les habitants de la propriété.

Et c'est ce crocodile-là (à moins que ce ne soit un de ses enfants) que j'ai vu, puisque je l'ai tué, et que j'ai tué parce que je l'ai vu.

La bataille eut lieu exactement le samedi 8 janvier 1910, entre 1 h. 15 et 1 h. 30 de l'après-midi. On ne saurait trop préciser, pour Austerlitz comme pour Waterloo.

Mais vous vous demandez comment, étant ordinairement rivé à mon pupitre de professeur, je me trouve transporté comme miraculeusement à Ambohimalaza pour mener à bien cette brillante opération. Pour éviter tout embarras à la critique historique des âges futurs, je vous expliquerai le mystère. La préparation des examens, les émotions vives quoique lointaines des résultats, la fatigue de fin d'année, le temps extraordinairement sec et déprimant, m'avaient amené à un état de ramollissement prononcé. On m'encouragea à aller me recuire au grand soleil de la campagne et de la liberté. J'emmenai avec moi mes deux lauréats, que le poids des honneurs officiels avait accablés, et nous voilà bientôt tous les trois sur les chemins interminables, arpentant les rizières au détriment des hérons, les vignes au détriment des grappes mûres, les basses-cours au détriment des petits veaux qui voyaient d'un œil humide et mélancolique décroître leur provision de lait.

La poésie, depuis longtemps tarie, se reprenait à sourdre au fond des cavités rocheuses de ma vieille cervelle : les libellules m'entraînaient au bord de l'eau dans leur vol capricieux ; les gyrins tournoyaient follement sur le ruisseau ; les moineaux piaillaient dans les buissons ; les chèvres sautaient gaminement dans les sentiers ; les jeunes veaux folâtraient dans l'herbe tondue et consentaient parfois à passer